

Jules Falquet

Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jules Falquet, « Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°1 | Printemps 2009, mis en ligne le 07 juillet 2009. URL : <http://gss.revues.org/index705.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : IRIS-EHESS
<http://gss.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://gss.revues.org/index705.html>

Document généré automatiquement le 28 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Jules Falquet

Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique

« *Les mouvements gays mixtes dé-placent la question de l'hétérosexualité en se centrant sur la sexualité ; une partie des mouvements féministes et lesbiens non mixtes placent le système de l'hétérosexualité obligatoire et l'organisation de la reproduction au cœur de l'oppression des femmes, et c'est plus menaçant* » (Mathieu, 1999)¹.

- 1 Il faut se réjouir de l'actuelle multiplication des mouvements et des recherches sur la/les sexualité/s, dont l'un des mérites, et non le moindre, est de rendre chaque jour plus visibles toutes sortes de pratiques et de personnes qui, dans le monde entier, contestent avec courage l'ordre sexuel existant. Cependant, en se concentrant presque exclusivement sur la sexualité comme un ensemble de *pratiques sexuelles* et/ou désirantes *individuelles*, et en accordant une importance considérable à l'intervention sur le *corps* et son apparence – là encore, intervention principalement individuelle –, il me semble que le courant dominant dans ces mouvements manque une partie de son but. En effet, s'il s'agit de contester la binarité des genres ou des sexes et surtout leur soi-disant naturalité – un projet auquel de larges pans des mouvements féministes et lesbiens se consacrent depuis une trentaine d'années – la focalisation sur l'identité personnelle et les pratiques quotidiennes risque de nous entraîner sur une voie de garage. Une voie certes fascinante comme peuvent l'être le corps et la psyché humaine, mais qui ne nous permet pas de prendre le recul suffisant pour atteindre les racines du problème. Car la thèse que je voudrais défendre ici, c'est que le problème n'est pas dans les corps, ni dans les personnes... Alors, où est-il et comment le résoudre ?
- 2 Pour répondre à cette question, je propose ici une rencontre, ou des retrouvailles, avec d'autres pistes d'analyse et de luttes, dont les prémices ont été posées dès la deuxième moitié des années 1970, mais qui sont aujourd'hui peu connues et peu utilisées. Les possibles raisons de cette ignorance involontaire ou délibérée sont multiples. D'abord, l'inégalité de diffusion des différentes perspectives selon leur potentiel subversif et les positions de pouvoir (de sexe², classe et « race »³ notamment) des personnes et des groupes qui les exposent, au sein de l'académie ou depuis le monde militant, ainsi que dans le cadre des rapports Nord-Sud⁴. Ensuite, l'affaiblissement des mouvements sociaux dont elles sont issues et qui pourraient les nourrir, lié au reflux des mouvements « progressistes » ou « révolutionnaires » et à la montée du conservatisme depuis les années 1980, dans le cadre du développement de la mondialisation néolibérale.
- 3 Cependant, il ne s'agit pas tant ici de s'interroger sur les raisons pour lesquelles telle ou telle orientation domine aujourd'hui dans les sciences sociales ou les mouvements sociaux, mais plutôt de faire face à l'urgence intellectuelle et humaine de comprendre et de transformer la réalité. En effet, l'imposition du néolibéralisme conduit à un creusement vertigineux des inégalités selon les lignes de fracture de sexe, de « race » et de classe. Face à cette augmentation brutale de la misère et de l'exploitation, ignorer l'héritage des luttes radicales est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre.
- 4 Dans un premier temps, afin de relativiser l'actuelle conception occidentale dominante de la sexualité et de ses rapports avec le sexe, le genre et les mécanismes d'alliance, je procéderai à quelques rappels socio-anthropologiques, ainsi qu'à une brève présentation des principaux résultats du travail fondamental que Nicole-Claude Mathieu a développé tout au long des

années 1970 et 1980 et qu'elle a réuni en 1991 dans un ouvrage au titre éloquent : *L'Anatomie politique*. Je présenterai ensuite ce qui me semble constituer les plus importants apports théoriques et politiques du mouvement lesbien, radical et féministe⁵, de cette période, aux États-Unis et en France⁶. Pour finir, je montrerai à quel point ces apports sont particulièrement précieux dans le contexte néolibéral actuel, et comment on pourrait encore les enrichir pour faire face aux défis analytiques et politiques que nous pose la mondialisation.

Variété des pratiques sexuelles et matrimoniales entre « femmes » et de la signification qui leur est attribuée

Historicité et multiplicité des pratiques sexuelles et matrimoniales entre femmes

- 5 Le monde occidental actuel, urbain, « blanc » et économiquement privilégié, est loin d'être le premier ou le seul dans lequel des « femmes » établissent entre elles des relations sexuelles, amoureuses et/ou maritales. Différentes poétesses ont témoigné à la première personne de leur amour charnel pour d'autres « femmes », depuis Sappho de la Lesbos antique jusqu'à l'afro-nord-américaine Audre Lorde (Lorde, 1998 [1982] ; 2003 [1984]). Malgré les destructions ultérieures, l'Inde de l'époque pré-védique a laissé des sculptures très explicites de relations sexuelles entre « femmes » (Thadani, 1996). Au Zimbabwe, l'activiste lesbienne Tsitsi Tiripano (décédée en 2001) et le groupe lesbien et gay GALZ, au sein duquel elle militait, sont la preuve éclatante que le lesbianisme existe sur le continent africain (Aarmo, 1999). À Sumatra, en Indonésie, les « tomboys » sont des « femmes masculines » qui établissent des relations de couple avec d'autres « femmes » (Blackwood, 1999).
- 6 Le lesbianisme tel qu'il est défini aujourd'hui dans la pensée occidentale dominante est une catégorie récente. Elle implique de nombreux postulats éminemment sociaux qui ont été progressivement installés dans différentes sociétés. Certains sont largement partagés au-delà du monde occidental – la croyance en l'existence de femmes et d'hommes, et que ces femmes et hommes sont tel-le-s en fonction d'un « sexe » qui leur serait conféré par la Nature. D'autres sont plus spécifiques : conférer aux personnes une *identité* sexuelle sur la base de *pratiques* sexuelles, décréter que cette identité est stable et permanente (voire innée), enfin, faire coïncider cette « identité » avec un type de caractère ou de personnalité.
- 7 En revanche, des pratiques qui pourraient sembler lesbiennes dans les logiques occidentales actuelles, qu'il s'agisse de pratiques sexuelles ou matrimoniales, ne le sont pas nécessairement pour les sociétés qui les mettent en œuvre. Ainsi, dans une trentaine au moins de sociétés africaines, comme chez les Nandi du Kenya occidental, il existe des formes de mariage entre « femmes », sans que celles-ci aient nécessairement des pratiques sexuelles entre elles (Amadiume, 1987 ; Oboler, 1980). Généralement, il s'agit pour une femme riche et âgée d'avoir une descendance avec une femme plus jeune qui lui fournira ces enfants en ayant des relations sexuelles avec un homme. De même, chez les populations indiennes des plaines du nord du continent américain, les chamanes appelé-e-s « berdaches » établissent des couples avec des personnes du même « sexe », précisément parce qu'elles et ils sont considéré-e-s socialement comme appartenant au genre opposé à leur propre « sexe » (Lang, 1999). C'est précisément cette très grande diversité et complexité des arrangements culturels présents et passés, minoritaires et majoritaires, autour du sexe, du genre et de la sexualité, que met en lumière le travail de Nicole-Claude Mathieu (1991).

Le cadre d'analyse de Mathieu

- 8 Le cadre d'analyse que propose Nicole-Claude Mathieu est d'autant plus intéressant qu'il englobe à la fois des sociétés non occidentales et occidentales, actuelles et passées, auxquelles elle applique le double regard sociologique et anthropologique qui est le sien. Le cœur de sa pensée sur l'articulation entre sexe, genre et sexualité, apparaît dans son article « Identité

sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation de la relation entre sexe et genre »⁷. Elle y répond à une hypothèse de Saladin d'Anglure (1985) selon laquelle l'existence d'un « troisième sexe », comme dans la société Inuit, invaliderait l'idée de la binarité des genres et des sexes. Et atténuerait notablement surtout, selon Mathieu, la théorie de l'oppression des « femmes ». Dans son développement, Mathieu travaille sur un ensemble de pratiques concernant la sexualité, le genre ou le sexe que la pensée occidentale actuelle qualifierait volontiers de *queer*. Plus précisément, elle analyse :

« - [les] “déviances institutionnalisées”, de façon permanente ou occasionnelle, en recherchant si elles sont une inflexion de la norme ou au contraire sa quintessence ;
- l'auto-définition de groupes ou d'individus considérés comme déviant ou marginaux, en se demandant si elle constitue une solution “normée” aux inadéquations ressenties ou une subversion » (Mathieu, 1991, 230).

9 En étudiant ces « déviances » dans les sociétés les plus variées, Mathieu montre (1) que la plupart constituent en réalité des mécanismes institutionnalisés d'ajustement et/ou sont fonctionnels ou fonctionnalisés au système social considéré, et surtout (2) qu'il n'existe pas qu'une seule manière de croire (ou non) en la naturalité du sexe et des genres. L'article de Mathieu est particulièrement intéressant parce qu'il montre bien les limites de la « vulgate sexe-genre » qui, à partir des années 1980, tend à se substituer aux analyses proprement féministes : elle est inoffensive et plate si on lui enlève la dimension de la sexualité. Mais surtout, comme le démontre Mathieu, ce ne sont pas les sexualités ou les genres *queer* qui donnent véritablement la clé de la compréhension des rapports sociaux de sexe, mais bel et bien la norme qu'ils révèlent, c'est-à-dire le principe recteur de l'*hétérosexualité* qui hante comme un spectre les « théories du genre ». C'est en démasquant ce fantôme sous ses diverses manifestations que Mathieu parvient à faire apparaître non pas un, mais trois grands modes d'articulation du sexe, du genre et de la sexualité :

- « Mode I : Identité “sexuelle”, basée sur une conscience individualiste du sexe. Correspondance homologique entre sexe et genre : le genre traduit le sexe.
- Mode II : Identité “sexuée”, basée sur une conscience de groupe. Correspondance analogique entre sexe et genre : le genre symbolise le sexe (et inversement).
- Mode III : Identité “de sexe”, basée sur une conscience de classe. Correspondance sociologique entre sexe et genre : le genre construit le sexe » (Mathieu, 1991, 231).

10 Cette typologie permet de prendre une réelle distance avec l'ethnocentrisme et l'universalisme mal compris qui caractérisent le regard occidental contemporain dominant sur la sexualité et surtout sur les croyances concernant les identités de sexe. Ce décentrement dévoile le caractère éminemment relatif, historique, culturel, non absolu en somme, du sexe, du genre et de la sexualité. Dans le même mouvement, Mathieu montre bien qu'une grande partie des personnes hétérosexuelles comme de celles qui contestent l'hétérosexualité dans le monde occidental, mais aussi, dirais-je, de larges pans des mouvements gays, *queer* et trans mondialisés qui se développent aujourd'hui, adhèrent en fait au mode I et parfois au mode II d'articulation sexe-genre-sexualité.

11 Je propose ici, au contraire, de revenir sur les logiques développées par d'autres courants et qui s'inscrivent depuis longtemps, comme la pensée de Mathieu elle-même, dans ce qu'elle qualifie de mode III, anti-naturaliste et matérialiste⁸. Cependant, avant d'aller plus loin, il faut encore apporter quelques précisions importantes sur le contexte matériel et conceptuel dans lequel se situent ces analyses.

12 Les trois modes de conceptualisation des rapports entre sexe, genre et sexualité décrits par Mathieu s'inscrivent dans le cadre d'une nette prédominance (numérique et politique) des sociétés organisées en faveur des personnes considérées comme des hommes et comme des mâles. Cette hégémonie, que l'on observe presque partout dans le monde pour les périodes historiquement documentées, fonctionne grâce à une étroite combinaison entre (1)

des rapports sociaux de sexe variés mais *patriarcaux*⁹ et (2) pour les « femmes », l'imposition générale de l'hétérosexualité procréative et surtout la stricte interdiction et invisibilisation de l'homosexualité féminine exclusive.

- 13 Certes, des exceptions existent. Comme le montre un ensemble de travaux récents réunis par Mathieu (2007), certaines sociétés matrilineaires et surtout uxori-locales¹⁰ connaissent des rapports sociaux de sexe nettement moins inégalitaires que ceux qui existent dans les systèmes patrilineaires et virilocaux. Quant à la sexualité, il n'est pas rare que l'homosexualité masculine (certaines pratiques sexuelles, à certaines périodes de la vie) et surtout l'homosocialité soient socialement intégrées aux dispositifs de pouvoir patriarcaux, comme chez les anciens Grecs, les Azandé, les Baruya ou dans certains clubs exclusivement masculins de nombreuses métropoles actuelles, comme le rappelle très bien Mathieu (1991). En revanche, les pratiques sexuelles entre « femmes » ne sont généralement tolérées que lorsqu'elles sont strictement privées, invisibles et clairement séparées de pratiques homosociales et/ou de solidarité morale et matérielle, voire d'alliances matrimoniales et politiques visibles¹¹ entre « femmes ». Or, c'est précisément à partir de la conjonction délibérée, collective entre pratiques sexuelles, amoureuses *et* alliances matérielles entre « femmes » au détriment des relations obligatoires avec les « hommes », c'est-à-dire à partir du lesbianisme comme mouvement politique, qu'ont pu avoir lieu les véritables révolutions de la pensée que je présente ici.

Le lesbianisme comme mouvement social et sa théorisation politique

Apparition d'un mouvement social autonome et critique des autres mouvements

- 14 L'existence semi-publique de collectivités lesbiennes dans différents pays occidentaux (notamment) est bien antérieure au développement du mouvement féministe, comme en témoigne par exemple l'étude de Davies et Kennedy (1989) sur la petite ville de Buffalo, dans les États-Unis maccarthystes des années 1950, qui montre l'existence de communautés de lesbiennes prolétaires et/ou racisées organisées entre autres autour des codes « butch-fem¹² ». Cependant, c'est surtout à la fin des années 1960 et au début des années 1970 que le *mouvement* lesbien apparaît, au Nord comme au Sud, dans un climat de prospérité économique et de profonds changements sociaux et politiques : développement de la société de consommation, « modernité » triomphante et émergence de divers mouvements progressistes et/ou révolutionnaires. Aux États-Unis, les mouvements pour les droits civils, la libération Noire, l'indépendance de Puerto Rico ou les droits Indiens, les luttes révolutionnaires et de décolonisation, l'opposition à la guerre du Vietnam, les mouvements féministe et homosexuel enfin, constituent autant d'« écoles » politiques pour toute une génération de militant-es. Cependant, pour diverses raisons, ces mouvements laissent insatisfaites de nombreuses femmes et lesbiennes. C'est précisément la critique des insuffisances, des contradictions et des oublis de ces mouvements qui les amène à une prise d'autonomie organisationnelle et surtout théorique.
- 15 En ce qui concerne les lesbiennes, la première expression largement visible de cette nécessité d'autonomie est le fait de la nord-américaine blanche Jill Johnston, qui se fait l'écho des critiques à la fois envers le mouvement gay dominé par des hommes et envers le mouvement féministe dominé par des femmes hétérosexistes et souvent hétérosexuelles. Ses billets d'humeur, publiés dans le *Village Voice* entre 1969 et 1972, sont rassemblés dans un ouvrage intitulé (par son éditeur) *Lesbian Nation: the Feminist Solution*. Paru en 1973 dans les circuits éditoriaux classiques, il devient rapidement un *best-seller* (Johnston, 1973). De fait, dans les années 1970, et non sans conflits, le mouvement lesbien apparaît comme une traînée de poudre

un peu partout dans le monde, en prenant son autonomie à la fois par rapport au féminisme et au mouvement homosexuel mixte, et plus largement envers l'ensemble des organisations « progressistes » dont les militantes sont souvent issues¹³.

- 16 Ainsi, le premier type d'apports du mouvement lesbien aux autres mouvements sociaux n'est autre que celui de leur permettre de s'interroger sur leurs limites et leurs impensés, tant dans leurs pratiques quotidiennes que dans leurs objectifs politiques, tout particulièrement dans le domaine de la sexualité, de la famille, de la division sexuelle du travail ou de la définition des rôles masculins et féminins. Les innombrables critiques formulées à ce sujet par des lesbiennes, dont la plupart ont aussi été articulées par le mouvement féministe, sont un miroir tendu aux différents mouvements et aux militant-e-s, qui pourrait leur permettre de donner réellement à leurs projets toute l'amplitude politique qu'ils affichent.

Théorisation de l'imbrication des rapports de pouvoir et de la nécessité des alliances

- 17 Dans ce même élan de prise d'autonomie et d'approfondissement de la réflexion sur les objectifs à long terme et sur la quotidienneté des mouvements sociaux, apparaît en 1974 à Boston le Combahee River Collective, l'un des groupes féministes Noirs pionniers. Il naît d'une quadruple critique : au sexisme et à la dimension petite-bourgeoise du mouvement Noir, au racisme et aux perspectives petites-bourgeoises du mouvement féministe et lesbien, au caractère réformiste de la National Black Feminist Organization, et à l'aveuglement des féministes socialistes face aux questions de « race ». En réponse à toutes ces insuffisances, le Combahee River Collective affirme pour la première fois dans un manifeste devenu classique, l'inséparabilité des oppressions et donc des luttes contre le racisme, le patriarcat, le capitalisme et l'hétérosexualité :

« La définition la plus générale de notre politique actuelle peut se résumer comme suit : nous sommes activement engagées dans la lutte contre l'oppression raciste, sexuelle, hétérosexuelle et de classe et nous nous donnons pour tâche particulière de développer une analyse et une pratique intégrées, basées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont imbriqués [*interlocking*]. La synthèse de ces oppressions crée les conditions dans lesquelles nous vivons. En tant que femmes Noires, nous voyons le féminisme Noir comme le mouvement politique logique pour combattre les oppressions multiples et simultanées qu'affrontent l'ensemble des femmes de couleur » (Combahee River Collective, 2007 [1979]).

- 18 De nombreuses lesbiennes et féministes « de couleur » lui font rapidement écho. Parmi les initiatives les plus marquantes, le recueil *This Bridge Called my Back*, coordonné par deux lesbiennes Chicanas, Gloria Anzaldúa et Cherríe Moraga, rassemble les voix d'un ensemble de féministes et de lesbiennes Noires, Indiennes, Asiatiques, Latines, migrantes et réfugiées, qui affirment elles aussi qu'il leur est impossible de choisir entre leur identité en tant que femme et leur identité en tant que personne « de couleur » (Moraga, Anzaldúa, 1981).
- 19 D'un point de vue théorique, les perspectives ouvertes par ces militantes marquent un véritable changement de paradigme, avec la formulation pionnière par le Combahee River Collective du concept d'*imbrication* [*interlocking*] de quatre rapports d'oppression (Combahee River Collective, *ibid.*). Notons que cette contribution fondamentale aux sciences sociales est indissociable de leur point de vue d'*outsiders within*, en tant que femmes, Noires, lesbiennes et prolétaires. Leur capacité à voir et à énoncer cette imbrication est également le fruit de leur expérience *collective* de *militance*. Il s'agit là d'un apport supplémentaire : le Combahee nous rappelle que, si l'on prend au sérieux la théorie du *standpoint*¹⁴, il convient de faire entrer en ligne de compte au moins trois éléments dans la réception que nous pouvons faire d'une théorie : non seulement la position sociale occupée par la ou les personnes qui la formule(nt), mais aussi le caractère plus ou moins collectif de la pensée et son type d'insertion dans des projets de transformation sociale.

20 Sur le plan politique, les apports d'un groupe comme le Combaheesont tout aussi considérables. D'abord, ses militantes affirment l'inélectabilité de la lutte simultanée sur plusieurs fronts. Ensuite, elles insistent sur la nécessité que tout le monde prenne en charge les diverses luttes. Combattre le racisme, par exemple, est une responsabilité des personnes blanches comme des autres et il incombe tout autant aux hommes qu'aux femmes de s'opposer aux rapports sociaux de sexe patriarcaux. Cependant, c'est là un autre point central, elles soulignent que l'organisation de ces luttes devrait respecter certaines règles. Le but n'est pas que chaque groupe s'enferme et s'isole dans des combats spécifiques, comme l'explique Barbara Smith, l'une des militantes-clés du Combahee :

« J'ai souvent critiqué les pièges du séparatisme Lesbien pratiqué surtout par des femmes blanches. [...] Au lieu de travailler à défier le système et à le transformer, beaucoup de séparatistes s'en lavent les mains et le système continue son bonhomme de chemin. [...] L'autonomie et le séparatisme sont fondamentalement différents » (Smith, 1983).

21 La distinction que Smith propose entre séparatisme et autonomie est particulièrement utile. En effet, comme le séparatisme, l'autonomie implique le libre choix de chaque groupe des critères d'inclusion des militant-e-s et des manières de travailler. Par contre, à la différence du séparatisme, elle permet, et elle doit déboucher sur, la création d'espaces de rencontre et d'alliance :

« Les femmes Noires peuvent légitimement choisir de ne pas travailler avec les femmes blanches. Ce qui n'est pas légitime, c'est d'ostraciser les femmes Noires qui n'ont pas fait le même choix. Le pire problème du séparatisme, ce n'est pas qui nous définissons comme "ennemi", mais le fait qu'il nous isole les unes des autres » (Smith, 1983).

22 Enfin, et c'est une conséquence logique et particulièrement importante de tout ce qui précède, face à la simultanéité des oppressions et dans le cadre de l'autonomie politique, la stratégie que défendent ces lesbiennes-féministes Noires est la recherche active et la construction de coalitions, non pas sur la base d'une addition d'identités et d'organisation fragmentées à l'infini, mais à partir d'actions concrètes et en vue de formuler collectivement un *projet politique* (Smith, 1983).

Dénaturalisation de l'hétérosexualité et du sexe

23 Le troisième grand apport des lesbiennes est le renversement complet de la perspective naturaliste du sens commun sur la sexualité, les genres et surtout les sexes. Ce renversement est accompli par la remise en cause de l'idée, apparemment simple et innocente, que l'hétérosexualité serait un mécanisme *naturel* d'attraction *entre deux sexes*.

24 La première attaque contre la supposée naturalité de l'hétérosexualité, des genres et des sexes est menée dès 1975 par l'anthropologue blanche Gayle Rubin dans son essai « The traffic in women. Notes on the "political economy" of sex » (Rubin, 1999 [1975]). Dans cet audacieux travail, Rubin montre le caractère profondément social de l'hétérosexualité. Elle souligne que Claude Lévi Strauss lui-même a été dangereusement près de dire que l'hétérosexualité était un processus socialement institué, en affirmant que c'était la *division sexuelle du travail, socialement construite*, qui obligeait à la formation d'unités « familiales » comprenant au moins une femme et un homme. Plus précisément, ce que l'anthropologue constate, c'est qu'en vue de la reproduction biologique et sociale, il faut *obliger* les individus à former des unités sociales comprenant au moins une « femelle » et un « mâle » – unités sociales que les individus ne forment pas spontanément. À la suite de Lévi Strauss, Rubin démontre que c'est là le rôle de la division sexuelle du travail, comprise dans cette perspective comme une interdiction pour chaque sexe de maîtriser l'ensemble des tâches nécessaires à sa survie, ce qui les rend matériellement et symboliquement dépendant-e-s l'un-e de l'autre. C'est aussi et surtout, explique Rubin, la raison d'être du tabou de la similitude entre hommes et femmes, intimement

lié au tabou de l'homosexualité – antérieur au tabou de l'inceste et plus fondamental que celui-ci (Rubin, 1999 [1975])¹⁵.

25 Quelques années plus tard, c'est en plaçant enfin le *lesbianisme* au cœur du raisonnement que deux autres écrivaines et militantes féministes blanches, Monique Wittig et Adrienne Rich, réussissent à pousser plus loin l'analyse. Il est fréquent d'opposer ces deux théoriciennes¹⁶, pourtant, toutes deux procèdent à un repositionnement particulièrement heuristique du lesbianisme, par une triple opération. D'abord, elles font sortir le lesbianisme du champ étroit des pratiques strictement sexuelles. Ensuite, elles déplacent l'attention de cette pratique « minoritaire » vers celle des « majoritaires », c'est-à-dire en braquant le projecteur sur l'hétérosexualité. Enfin et surtout, elles montrent à quel point les enjeux aussi bien du lesbianisme que de l'hétérosexualité ne se trouvent pas tant dans le champ de la sexualité que dans celui du pouvoir. Pour toutes les deux, l'hétérosexualité, loin d'être une inclination sexuelle naturelle chez l'être humain, est imposée aux femmes par la force, c'est-à-dire à la fois par la violence physique et matérielle, y compris économique, et par un solide contrôle idéologique, symbolique et politique, qui fait intervenir un ensemble de dispositifs qui vont de la pornographie jusqu'à la psychanalyse.

26 Ainsi, dans son article « Compulsory heterosexuality and lesbian existence »¹⁷, Rich dénonce l'hétérosexualité *obligatoire* comme une norme sociale rendue possible par l'*invisibilisation* du lesbianisme – y compris dans le mouvement féministe. Elle place le lesbianisme dans la perspective d'un « continuum lesbien » unissant toutes les femmes qui, de différentes manières, s'éloignent de l'hétérosexualité obligatoire et tentent de développer des liens entre elles pour lutter contre l'oppression des femmes, indépendamment de leur sexualité. Rich a critiqué certains aspects essentialistes du concept de « femme identifiée aux femmes » (Koedt, 1970). Dans son article, elle souligne en revanche l'existence de pratiques de solidarité entre femmes décrites entre et par des femmes Noires comme Toni Morrison ou Zora Neale Hurston. Et c'est en quelque sorte ce qu'elle souhaite voir se développer : une véritable solidarité entre les femmes, non pas « naturelle », romantique ou naïve, mais bel et bien volontaire et clairement politique, qui fasse place à toutes dans la lutte pour la libération commune. Elle affirme dans un travail ultérieur :

« Il est fondamental que nous comprenions le féminisme lesbien dans son sens le plus profond et radical, comme l'amour pour nous-mêmes et pour les autres femmes, l'engagement pour la liberté de toutes et chacune d'entre nous, qui transcende la catégorie de "préférence sexuelle" et celle des droits civils, pour se transformer en une politique qui pose des questions de femmes qui luttent pour un monde où l'intégrité de toutes – et non pas d'une poignée d'élues – soit reconnue et prise en considération dans tous les domaines de la culture » (Rich, 1979).

27 Monique Wittig, quant à elle, part d'emblée d'une des principales propositions du féminisme matérialiste – qui se développe alors autour de la revue *Questions féministes*, où ses deux articles fondateurs sont publiés¹⁸ – selon laquelle les femmes et les hommes ne se définissent pas par leur « sexe ». Pour ce courant, loin de toute référence naturaliste au corps, les femmes et les hommes sont définis par un rapport de classe, par une position au sein de rapports sociaux de pouvoir qu'ils/elles entretiennent et que Colette Guillaumin a définis comme des rapports d'appropriation physique directe, qu'elle a nommés rapports de sexage, avec leur face mentale : la naturalisation des dominées (Guillaumin, 1978). Selon les termes de Wittig « ce qui fait une femme, c'est la relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques ("assignation à résidence", corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimitée, etc.) » (Wittig, 2001 [1980]). Les femmes et hommes sont des catégories politiques qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. Les lesbiennes, en « échappant ou en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles », en mettant en cause cette relation sociale, l'hétérosexualité, questionnent l'existence même des femmes et des hommes. Mais il

ne suffit pas de fuir individuellement car il n'existe pas vraiment d'en dehors : pour exister, les lesbiennes doivent mener une lutte politique de vie ou de mort pour la disparition des femmes comme classe, pour détruire le « mythe de la Femme » et pour abolir l'hétérosexualité :

« Notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe – les femmes – dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes et qui produit le corps de doctrines sur la *différence entre les sexes*¹⁹ pour justifier cette oppression » (Wittig, 2001 [1980]).

28 Ce que montre Wittig, c'est que l'hétérosexualité (1) n'est pas naturelle mais sociale, (2) n'est pas une pratique sexuelle mais une idéologie, qu'elle appelle « la pensée *straight* » et surtout, (3) que cette idéologie qui est à la base de l'oppression patriarcale des femmes, de leur appropriation par la classe des hommes, est basée sur la croyance fervente et sans cesse renouvelée en l'existence d'une *différence des sexes*. Wittig souligne que cette « différence des sexes » constitue un postulat sous-jacent non seulement au sens commun, mais à l'ensemble des « sciences » occidentales, de la psychanalyse jusqu'à l'anthropologie. Or, elle affirme que non seulement cette croyance, véritable pierre angulaire de l'hétérosexualité, n'est jamais soumise à l'analyse, mais qu'elle est démentie, jour après jour, par l'existence *politique* des lesbiennes et de leur mouvement.

Les défis actuels

29 Aujourd'hui, quel bilan pouvons-nous faire des théorisations que je viens de présenter ici et qui constituent le socle d'une pensée féministe et/ou lesbienne matérialiste, anti-naturaliste et radicale ? Comment nous permettent-elles d'attaquer à la racine les problèmes « de fond » que j'évoquais au début de cet article ? D'ailleurs, ces problèmes, quels sont-ils finalement ?

30 Le premier, comme le répètent avec insistance les militantes lesbiennes et féministes Noires, entre autres, est l'imbrication des rapports sociaux de pouvoir. Cet élément fondamental remet profondément en cause les orientations de toute une partie dominante du mouvement LGBTQI²⁰, qui s'attaque à un seul type de rapports sociaux (de sexe) et se base sur – et renforce – tout à la fois des perspectives « gay-masculines-patriarcales », blanches et de classe moyenne. Bien évidemment, il ne s'agit absolument pas ici de contester dans l'absolu la légitimité des luttes de toutes les sexualités et genres « minoritaires », mais d'exhorter à la vigilance pour, en quelque sorte, ne pas perdre du côté de la « race » et de la classe ce que l'on peut éventuellement gagner du côté des rapports de sexe. Simultanément, la conscience de l'imbrication des rapports de pouvoir oblige à pousser plus loin les perspectives de Wittig, Rich ou Mathieu. En particulier, nous devons poursuivre l'analyse de la manière dont l'hétérosexualité comme idéologie et comme institution sociale, construit et naturalise non seulement la différence des sexes, mais aussi la différence de « race » et de classe. Il s'agit d'un champ particulièrement vaste et passionnant, où la plupart des analyses restent à faire.

31 Il est d'autant plus vital, aujourd'hui, de défricher ce champ, que le nationalisme, la xénophobie et l'essentialisme (de « race » et de sexe) reviennent en force avec la mondialisation et le développement d'une pensée politique réactionnaire, naturaliste et a-historique, liée à la montée des fondamentalismes religieux, aux États-Unis et dans le monde, encouragée moralement et financièrement par les successifs gouvernements nord-américains et/ou exacerbée par leur politique. Les travaux de Colette Guillaumin sur la naturalisation de la « race » et du sexe, qui sont l'une des principales sources du courant matérialiste féministe et lesbien, constituent une base extrêmement solide sur laquelle s'appuyer. Cependant, ne nous trompons pas d'« ennemi principal » : ce qui sous-tend ce processus idéologique (naturalisation des positions sociales des individu-e-s, montée en puissance du religieux comme expression maximale du politique), est bien un processus

matériel d'exploitation, d'extraction et de concentration de richesses, qui s'intensifie dans la mondialisation néolibérale.

32 Précisément, une troisième série de défis (le cœur du « problème », peut-être) a trait au durcissement des rapports sociaux de pouvoir et à la détérioration des conditions de vie d'une très grande partie de la population mondiale. L'appauvrissement brutal de la plupart des « femmes » (et des hommes) dans le monde oblige beaucoup de personnes à la mobilité, alors même que les politiques migratoires internationales se font plus dures et que le contrôle de leurs déplacements internes se renforce dans de nombreux pays (par la minorisation juridique, la mise en camps de réfugié-e-s, l'enfermement pénitentiaire, les murs érigés de toutes parts, la ghettoïsation de nombreux quartiers populaires, mais aussi la menace de l'assassinat-féminicide sur le « modèle » de Ciudad Juárez, le renforcement des séparations « ethniques », le manque de moyens financiers pour se déplacer, etc.). Le travail se modifie et s'informalise, alors qu'une quantité de plus en plus grande de main-d'œuvre est poussée vers ce que j'ai appelé ailleurs le « continuum du travail considéré comme féminin », ni tout à fait gratuit, ni vraiment salarié, et qui unit l'ensemble des « services » attendus et extraits à moindres frais des personnes socialement construites comme des femmes (Falquet, 2008).

33 À cet égard, le travail de Paola Tabet, dans la droite ligne des analyses ici présentées, pourrait s'avérer fort utile, tout particulièrement son concept d'échange économique-sexuel (2004). En effet, il pourrait permettre de mieux comprendre les nouvelles logiques d'alliances matrimoniales, sexuelles et de travail (et donc une partie importante des pratiques sexuelles et de genre) des femmes appauvries et racisées, dont les « choix » possibles, du fait de leur fréquente absence d'autonomie juridique, oscillent de plus en plus entre mariage avec des hommes plus blancs et plus riches, éventuellement d'autres nationalités, et le travail sexuel sous toutes ses formes anciennes et nouvelles. Simultanément, il serait nécessaire de faire intervenir pleinement les perspectives de la co-formation des rapports sociaux, pour analyser la manière dont s'organise cet échange économique-sexuel et comment il se combine avec le travail « classique » salarié. Par exemple, pour comprendre les interventions sur le corps : se créer ou se faire améliorer les seins ou s'éclaircir le teint permet-il de trouver un mari, un client ou un emploi de réceptionniste, ou de devenir ou de rester une « femme » « blanche/“belle” » ?

34 On le voit, les problèmes sont nombreux et complexes. Pour nous guider, nous disposons cependant d'outils – qui restent à perfectionner – : les théories de l'imbrication des rapports sociaux de sexe, de « race », de classe et l'analyse de la « pensée *straight* ». Ces théories incitent à s'éloigner d'une politique « identitaire » qui s'hypnotise autour de la défense ou de la contestation des attributs symboliques, corporels et psychiques d'un sexe, d'une « race » ou d'une classe. Les lesbiennes féministes l'ont bien montré : la Nature n'existe pas et ces attributs ne sont rien d'autre que des marqueurs et des conséquences de l'assignation d'une place particulière dans l'organisation sociale du travail. Ils peuvent changer sans que l'organisation du travail n'en soit perturbée pour autant. De plus, tant que l'on combat une seule dimension à la fois, l'imbrication des rapports sociaux permet leur ré-accommodement sans que la logique de fond soit modifiée – c'est-à-dire l'oppression et l'exploitation. Et ce sont donc à l'oppression et l'exploitation que nous devons nous attaquer, si nous voulons combattre efficacement leurs effets. En d'autres termes, nous devons lutter pour modifier *l'organisation de la division du travail, de l'accès aux ressources et aux connaissances*. Et pour commencer, nous pouvons nous ré-approprier des analyses des mouvements sociaux qui se sont proposé d'attaquer directement le cœur des rapports de pouvoir.

Bibliographie

« La contrainte à l'hétérosexualité » (éditorial), *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 1981.

AARMO Margaret, « How homosexuality became “un-african”: the case of Zimbabwe », in WIERINGA Saskia, BLACKWOOD Evelyn (dir.), *Same sex relations and female desires. Transgender practices across cultures*, New York, Columbia University Press, 1999, pp. 255-280.

AMADIUME Ifi, *Male daughters, female husbands. Gender and sex in an African society*, London, Zed Books, 1987.

BLACKWOOD Evelyn, « Tombois in West Sumatra: constructing masculinity and erotic desire », in WIERINGA Saskia, BLACKWOOD Evelyn (dir.), *Same sex relations and female desires. Transgender practices across cultures*, New York, Columbia University Press, 1999, pp. 181-205.

CHETCUTI Natacha, *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Définition de soi, catégories de sexe/genre et script sexuel*, thèse d'anthropologie sociale, sous la direction de Marie-Élisabeth Handman, Paris, EHESS, 2008.

COMBAHEE RIVER COLLECTIVE, « Déclaration du Combahee River Collective », in FALQUET Jules, LADA Emmanuelle, RABAUD Aude (dir.), *(Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et “race”. Repères historiques et contemporains*, Paris, Cahiers du CEDREF - Université Paris-Diderot, 2006, pp. 53-67 [Parution originale : « Black Feminist Statement », in EISENSTEIN Zillah (dir.), *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*, New York, Monthly Review Press, 1979, pp. 362-372.]

DAVIS Madeleine, KENNEDY Elisabeth, « History and the study of sexuality in the lesbian community: Buffalo, New York, 1940-1960 », in DUBERMAN Martin B., VICINUS Martha, CHAUNCEY Georges (dir.), *Hidden from history. Reclaiming the gay and lesbian past*, New York, Penguin Books, 1989, pp. 426-440.

DELPHY Christine, « L'invention du “French feminism” : une démarche essentielle », *Nouvelles Questions féministes*, 17, 1, 1996, pp. 15-58.

FALQUET Jules, « Lesbianisme », in HIRATA Helena, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Héléne, SÉNOTIER Danièle (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004, pp. 102-108.

FALQUET Jules, *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008.

GUILLAUMIN Colette, « Pratique du pouvoir et idée de Nature. (I) L'appropriation des femmes. (II) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, 2-3, 1978.

JOHNSTON Jill, *Lesbian Nation: the Feminist Solution*, New York, Simon & Schuster, 1973.

KOEDT Anne (dir.), *The Woman-Identified Woman, Radical feminism*, New York, Quadrangle, 1970.

LANG Sabine, « Lesbians, Men-Women and Two-Spirits: Homosexuality and Gender in Native American Cultures », in WIERINGA Saskia, BLACKWOOD Evelyn (dir.), *Same sex relations and female desires. Transgender practices across cultures*, New York, Columbia University Press, 1999, pp. 91-118.

LEMOINE Christine, RENARD Ingrid (dir.), *Attirances. Lesbiennes fems, lesbiennes butchs*, Paris, Éditions Gaies et Lesbiennes, 2001.

LORDE Audre, *Zami. Une nouvelle façon d'écrire mon nom*, Québec-Genève, Éditions Trois-Mamamélis, 1998 (1982).

LORDE Audre, *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde*, Québec-Genève, Éditions Trois-Mamamélis, 2003 (1984).

MATHIEU Nicole-Claude, « Identité sexuelle, sexuée, de sexe ? Trois modes de conceptualisation de la relation entre sexe et genre », *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, pp. 227-266.

MATHIEU Nicole-Claude (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilinéaires et/ou uxori-locales*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2007.

MOGROVEJO Norma, *Un amor que se atrevió a decir su nombre. La lucha de las lesbianas y su relación con los movimientos homosexual y feminista en América Latina*, México, Plaza y Valdés, CDAHL, 2000.

MORAGA Cherrie, ANZALDUA Gloria, *This bridge called mi back: Writings by radical women of color*, Watertown, Persephone Press, 1981.

MOSES Claire, « La construction du “French Feminism” dans le discours universitaire américain », *Nouvelles Questions féministes*, 17, 1, 1996, pp. 3-14.

- OBOLER Regina Smith, « Is the female husband a man? Woman/woman marriage among the Nandi of Kenya », *Ethnology*, 19, 1, 1980, pp. 69-88.
- RICH Adrienne, « Compulsory heterosexuality and lesbian existence », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 5, 4, 1980, pp. 631-660
- RICH Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 1981, pp. 15-43.
- RICH Adrienne, *On lies, secrets and silence*, New York, Norton and Co., 1979.
- RUBIN Gayle, « L'Économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre » *Les Cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975).
- SALADIN D'ANGLURE Bernard, « Du projet "PAR.AD.I" au sexe des anges : notes et débats autour d'un "troisième sexe" », *Anthropologie et Sociétés*, 9, 3, 1985, pp. 139-176.
- SMITH Barbara (dir.), *Home girls: a black feminist anthology*, New York, Women of Color Press, 1983.
- TABET Paola, *La Grande Arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- THADANI Gita, *Sakhiani. Lesbian desire in Ancient and Modern India*, London, Cassell, 1996.
- TURCOTTE Louise, « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec », in DEMCZUK Irène, REMIGGI Frank W. (dir.), *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, pp. 363-398.
- VANCE Carol, « Pleasure and danger: toward a politics of sexuality », in VANCE Carol (dir.), *Pleasure and danger: exploring female sexuality*, Boston, Routledge & Kegan, 1984, pp. 9-27.
- WIERINGA Saskia, BLACKWOOD Evelyn (dir.), *Same sex relations and female desires. Transgender practices across cultures*, New York, Columbia University Press, 1999.
- WITTIG Monique, « La pensée straight », *Questions féministes*, 7, 1980, pp. 45-54 [Publié en anglais, aux États-Unis : « The Straight mind », *Feminist Issues*, 1, 1980. Republié en français : dans WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001. Et en anglais : WITTIG Monique, *The straight mind and other essays*, Boston, Beacon Press, 1992].
- WITTIG Monique, « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, 8, 1980, pp. 75-84 [Republié en français : WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001].

Notes

- 1 Bien que ce texte reflète exclusivement mes positions personnelles, il m'aurait été impossible de l'écrire sans avoir pris part au mouvement lesbien et féministe. Je tiens à souligner l'importance théorique et politique qu'ont eue pour moi les groupes de la Comal-Citlalmina, des Archives lesbiennes, de La Barbare, de la Media Luna, des Próximas, du 6 novembre et de Cora. G, notamment. Je remercie également Nasima Moujoud, Florence Degavre, Ochy Curiel, Natacha Chetcuti, Cécile Chartrain et Nicole-Claude Mathieu pour leurs précieux commentaires.
- 2 Afin de contrebalancer la forte tendance à la naturalisation de nombreuses catégories d'analyse, qui se confondent souvent avec les catégories du sens commun, j'emploie dans ce texte de nombreux guillemets. J'appellerai « femme » avec des guillemets une personne socialement considérée comme telle, dans une société donnée, indépendamment de toute considération naturaliste.
- 3 Ici, j'utilise le concept de « race » pour désigner le résultat d'un *rapport social* qui inclut des dimensions diverses, comme la « couleur » mais aussi le statut migratoire ou la nationalité, entre autres.
- 4 Les catégories de Sud, Nord et Occident sont des catégories politiques. Il ne s'agit en aucun cas de blocs monolithiques et a-historiques. L'Occident est multiple et contrasté, tout comme le Sud et le Nord ; ils sont traversés de contradictions de sexe, de classe, de « race », régionales, etc., et sont en permanente transformation.
- 5 Je ne peux pas entrer ici dans la complexité des désignations de chaque tendance lesbienne et féministe. Pour plus de précisions sur les courants au sein du mouvement lesbien, on pourra voir Falquet (2004) ou Turcotte (1998).

6 Bien entendu, le monde est infiniment plus vaste que ces deux pays, mais ce sont ceux où vivaient les militantes et théoriciennes dont j'ai choisi de présenter le travail, en ayant conscience de laisser de côté d'autres réflexions importantes.

7 C'est dès 1982, lors du X^e Congrès mondial de sociologie à Mexico, que Nicole-Claude Mathieu a présenté les bases de ce travail. Il a ensuite été publié dans un ouvrage collectif, puis repris en 1991 dans le livre de Mathieu déjà mentionné qui donne une vue d'ensemble sur ses recherches : *L'Anatomie politique*.

8 « Dans le mode III de conceptualisation du rapport entre sexe et genre, la bipartition du genre est conçue comme étrangère à la "réalité" biologique du sexe (qui devient d'ailleurs de plus en plus complexe à cerner), mais non pas, comme on le verra, à l'efficacité de sa *définition* idéologique. Et c'est l'idée même de cette hétérogénéité entre sexe et genre (leur nature différente) qui amène à penser, non plus que la différence des sexes est « traduite » (mode I) ou « exprimée » ou « symbolisée » (mode II) à travers le genre, mais que *le genre construit le sexe*. Entre sexe et genre, est établie une *correspondance sociologique*, et politique. Il s'agit d'une logique antinaturaliste et d'une analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe » (Mathieu, 1991, 255-256).

9 J'emploie l'adjectif patriarcal non pas pour désigner un *système* qui serait universel et a-historique (une idée qui a été largement critiquée et battue en brèche, idée par ailleurs incohérente avec la perspective d'une co-formation des rapports sociaux de pouvoir), mais pour qualifier certaines configurations des rapports sociaux de sexe défavorables aux femmes (les rapports sociaux dans un groupe donné à une époque donnée peuvent être plus ou moins patriarcaux, c'est-à-dire plus ou moins oppressifs pour les femmes, tout comme ils peuvent être plus ou moins racistes par exemple).

10 Matrilineaire : système où l'appartenance au groupe est définie en suivant la ligne maternelle. Uxorilocal : système où, après le mariage, l'époux va habiter chez son épouse.

11 C'est pourquoi la transgression par certaines « femmes », de l'apparence socialement prescrite pour les femmes et surtout de leur place dans la division du travail, est particulièrement sanctionnée dans la plupart des sociétés (les « femmes » qui se refusent à la maternité et/ou à l'*élevage* des enfants, au travail domestique, à l'échange économico-sexuel avec les « hommes », ou encore qui prétendent gagner un meilleur salaire que les « hommes » et exercer des positions de pouvoir). Pour espérer contourner ces sanctions, il faut être particulièrement habile, disposer d'un soutien collectif et/ou bénéficier de privilèges d'âge, de « race » et/ou de classe.

12 « Butch » désignant des lesbiennes « masculines » et « fem », des lesbiennes « féminines » (Chetcuti, 2008 ; Lemoine, Renard, 2001).

13 Pour l'Amérique latine, on pourra consulter le travail pionnier de Norma Mogrovejo (2000).

14 Les diverses théorisation du « point de vue », développées plus particulièrement par Patricia Hill Collins, Sandra Harding et bell hooks, impliquent (1) la réflexivité des chercheur-e-s par rapport à leur position sociale de sexe, classe et « race », entre autres, au moment d'effectuer leur travail (2) la prise en compte du point de vue à partir duquel une théorie est développée, afin de savoir quelle place donner à celle-ci dans l'analyse.

15 À partir des années 1980, Rubin développe des analyses qui s'éloignent du courant théorique que je présente ici, en réduisant la sexualité lesbienne à une sexualité (opprimée) parmi tant d'autres.

16 En effet, après avoir publié les deux articles de Wittig et dans le contexte d'un conflit plus vaste au sein du mouvement féministe en France autour de la question du soi-disant « séparatisme lesbien », en réalité celle du lesbianisme radical, la revue *Questions féministes* éclate. Quand elle réapparaît, sous le nom de *Nouvelles Questions féministes*, elle publie aussitôt la traduction de l'article de Rich, en la présentant dans l'éditorial comme sa « nouvelle ligne » (*Nouvelles Questions féministes*, 1981). Plus que l'opposition Wittig/Rich, il serait important d'explorer davantage les tenants et aboutissants de cette scission, qui a profondément affecté le développement théorique du courant féministe matérialiste français. Il faudrait analyser en parallèle (1) l'invention, aux États-Unis, du « french feminism » (Delphy, 1996 ; Moses, 1996), (2) les évolutions théoriques d'auteurs comme Gayle Rubin et du mouvement féministe et lesbien nord-américain sur la sexualité, à partir de la conférence du Barnard College de 1982 sur la « politique sexuelle », et (3) bien plus récemment et dans un autre champ disciplinaire, la montée en puissance des théories butlériennes, en partie appuyées sur une interprétation d'auteur-e-s français-es dont Wittig.

17 Article initialement paru dans *Signs* en 1981 et traduit dans *Nouvelles Questions féministes* (Rich, 1980 ; 1981).

18 « On ne naît pas femme » et « La pensée *straight* », fruits d'un travail présenté d'abord en anglais lors d'une conférence tenue en 1978 aux États-Unis, et publiés en français en 1980 (Wittig, 1980 ; 1981).

19 C'est moi qui souligne.

20 Lesbien, gay, bisexuel, trans, *queer* et intersexe.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jules Falquet, « Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°1 | Printemps 2009, mis en ligne le 07 juillet 2009. URL : <http://gss.revues.org/index705.html>

Jules Falquet

Maîtresse de conférence en sociologie
Université Paris 7

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Bien au-delà des pratiques sexuelles individuelles, le lesbianisme féministe, comme mouvement social, a produit, dès les années 1970 et 1980, des théories qui méritent d'être mieux connues. On présente ici notamment les travaux de Nicole-Claude Mathieu sur la diversité des modes de conceptualisation des rapports entre sexe, genre et sexualité, ainsi que ceux du Combahee River Collective sur l'imbrication des rapports de pouvoir de sexe, « race », classe, sexualité, et sur les politiques d'alliances des mouvements sociaux. Dans un deuxième temps, les analyses d'Adrienne Rich et de Monique Wittig entre autres, permettent de dépasser les luttes visant à la transformation des corps et/ou des rôles sociaux et sexuels individuels, pour attaquer directement et collectivement l'hétérosexualité en tant qu'institution qui fonde les rapports sociaux de sexe. On conclut sur l'utilité de ces outils théoriques pour envisager et combattre simultanément les rapports de pouvoir fondés sur le sexe, la sexualité, la « race » et la classe.

Mots clés : lesbianisme, hétérosexualité, féminisme, mouvement lesbien

Breaking Heterosexuality's Taboo, Ending Sexual Difference: Contributions of Lesbianism as a Social Movement and Political Theory

Feminist lesbianism goes much beyond individual sexual practices. It is examined here as a social movement that has produced theoretical insights, from the 1970s and 1980s onward, which deserve to be further publicized. This article will consider various theories, notably Nicole-Claude Mathieu's research in relation with the various conceptualizations of the relationship between sex, gender and sexuality; as well as the works of the Combahee River Collective on the intersectionality of power relations linked to sex, « race », class and sexuality, and their implication on the politics of alliances among and within social movements. Exploring the analysis put forward by Adrienne Rich and Monique Wittig, among others, will help to move beyond the struggles focusing on bodily alteration and/or the transformation of the individuals' sexual and social roles. These works provide alternatives to question, and collectively undermine heterosexuality as an institution that legitimizes sex as

a social relation of power. To conclude, I explore the usefulness of these theoretical tools to analyze and oppose social power relations based on sex, sexuality, « race » and class.

Keywords : lesbianism, heterosexuality, feminism, lesbian movement